

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

4
2014

DIACHRONIQUES

GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ

Amit – 979-10-231-0890-3



GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ**OLIVIER SOUTET**

Présentation

HÉLÈNE BIULes traductions espagnoles de Végèce et Frontin
au xv^e siècle. Questions de lexique**SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL**Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave
les mains, lavez vos noms »**JOËLLE DUCOS***L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après**AVIV AMIT**La première guerre mondiale et les langues régionales
en France**GÉRARD REBER**

L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

SAMIR BAJRIĆ & DUBRAVKA SAULAN

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

Diachroniques

n° 4 – 2014

Revue de linguistique française diachronique

GUERRE, LANGUE ET SOCIÉTÉ

Guerre, langue et société



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

isbn papier : 978-2-84050-982-0

PDF complet – 979-10-231-0886-6

TIRÉS À PART EN PDF :

Biu – 979-10-231-0887-3

Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0

Ducos – 979-10-231-0889-7

Amit – 979-10-231-0890-3

Reber – 979-10-231-0891-0

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7

Maquette initiale : Compo-Méca

Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

Présentation

Olivier Soutet

Université Paris-Sorbonne

Si, on le devine sans peine, le thème de ce quatrième numéro de *Diachroniques* a été conditionné par le centième anniversaire du début de la Grande Guerre, on constatera, à la consultation du sommaire, que seulement deux contributions lui sont directement consacrées, la décision ayant assez vite été prise d'étendre la problématique des rapports entre guerre, langue et société, et cela aussi bien dans l'espace que dans le temps. Significativement, du reste, l'ordre de ce sommaire, délibérément diachronique, place les deux contributions (d'Aviv Amit et de Joëlle Ducos) sur la guerre de 14 en position médiane, précédées de deux contributions (d'Hélène Biu et de Sophie Vanden Abeele-Marchal) portant sur les xv^e et xix^e siècles et suivies de deux autres (de Gérard Reber et Samir Bajrić et Dubravka Sualan) portant sur l'époque contemporaine.

À une exception près, la contribution d'Aviv Amit, les contributions réunies présentent d'abord un intérêt lexicologique et, peut-on même dire, terminologique, qui devrait intéresser non seulement les linguistes, lexicologues et terminologues, mais aussi des spécialistes d'histoire militaire, d'histoire politique, et même, pour l'article consacré à Vigny, d'histoire littéraire :

- lexique castillan des armes à partir des traductions espagnoles de Végèce et de Frontin (contribution d'Hélène Biu) ;
- lexique de l'armement de la France d'Ancien Régime à la fin de la période impériale chez Vigny (contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal) ;
- langue des Poilus (contribution de Joëlle Ducos) ;

- panorama de la langue militaire (structuration des unités, chaîne de commandement, dispositifs opérationnels) allemande depuis 1945 (contribution de Gérard Reber) ;
- lexique militaire comparé du serbe, du croate et du serbo-croate depuis l'éclatement de la deuxième Yougoslavie dans le courant des années 1990 (contribution de Samir Bajrić et de Dubravka Saulan).

Toutefois, au-delà des faits lexicaux bruts, ces articles ont une portée méthodologique, épistémologique, sociologique ou idéologique, sur laquelle nous souhaiterions insister.

La contribution d'Hélène Biu traite de problèmes traductologiques appliqués à certains termes du vocabulaire militaire latin traduit en espagnol. Les traductions visées sont celles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce (tournant des ^{xiv}^e / ^{xv}^e siècles) et les *Stratagemata* de Frontin dans deux versions castillanes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Elle fait apparaître des solutions différentes à un problème commun : comment rendre des termes référant à des réalités largement dépassées, en l'espèce de caractère militaire (armement, types d'unité, types de soldats, dispositifs tactiques) dans une langue qui cherche à signifier des réalités nouvelles, à un moment où se développe l'emploi de la poudre et des armes à feu ? Tandis que le traducteur de Végèce, Alonso de San Cristobal, ne répugne pas à l'emprunt et au néologisme, les traducteurs de Frontin, un anonyme castillan, un anonyme aragonais et Diego Guillén de Avila, y recourent peu ou pas, donnant la préférence à l'équivalent castillan déjà en place, fût-il approximatif, à la périphrase et au descriptif. L'étude d'Hélène Biu lui permet d'assortir ces observations tendancielle de portée générale de notices précieuses sur certains mots pour lesquels elle propose, certes avec prudence, d'intéressantes antédatations.

Deux autres contributions, également très riches en termes militaires spécialisés, présentent aussi un intérêt de nature géopolitique et sociopolitique. Il s'agit de celle de Samir Bajrić et Dubravka Saulan, d'une part, et de celle de Gérard Reber, de l'autre.

Samir Bajrić et Dubravka Saulan inscrivent leur étude dans la problématique plus générale du statut linguistique du serbo-croate. On sait que cette langue fut officiellement celle de la Yougoslavie royale (1918-1941) et de la Yougoslavie socialiste (1945-1991) avec, pour des raisons politiques, une prévalence accordée à la composante serbe, particulièrement sensible dans le lexique militaire. Or, la chute du communisme en 1991 entraîna une guerre civile entre la Yougoslavie (qui deviendra pour un temps assez court la République fédérative de Yougoslavie, réduite de fait à la Serbie et au Monténégro, laquelle éclatera elle-même pour donner naissance en 2006 à la République de Serbie et à la République du Monténégro), de laquelle s'est détachée la Croatie, et la Croatie en train de (re)naître sous la forme d'une République croate, comme telle dotée d'une armée. Dans ce domaine symboliquement très fort, la République de Croatie va s'attacher à promouvoir une terminologie militaire (grades, armes, opérations, etc.) aussi démarquée que possible de l'usage « serbo-croate ». Tandis que celui-ci fait une place privilégiée à l'emprunt, notamment de type latin, celle-là privilégie des mots d'origine slave.

L'histoire du vocabulaire militaire allemand depuis 1918, on s'en doute, a largement été, elle aussi, conditionnée par l'évolution des données géopolitiques en Europe depuis bientôt un siècle. D'abord, la « défrancisation » de ce vocabulaire, amorcée avant la Grande Guerre, s'accélère après 1918 ; ensuite et surtout, la « dénazification » du lexique et, plus encore, de la phraséologie militaire caractérise la période qui suit le Troisième Reich, même si le régime national-socialiste, loin d'être systématiquement innovant, avait largement repris des termes et expressions qui lui étaient antérieurs. Nous renvoyons, par exemple, aux lignes relatives aux termes *Oberkommando* et *Führer*, qui ne disparaissent pas mais ne survivent que dans des compositions nouvelles qui en limitent la connotation péjorative. Dans le même temps, l'insertion des forces militaires allemandes dans l'OTAN se manifeste, mais la chose est moins originale, par l'américanisation de certains termes.

Les deux contributions sur la guerre de 14 nous placent au croisement de la sociolinguistique et de l'épistémologie linguistique. L'article d'Aviv Amit s'intéresse de manière très spécifique aux progrès du standard français pendant le premier conflit mondial au détriment des parlers locaux, en l'espèce le breton, le corse et l'occitan, lesquels à la veille de 1914 sont dominants dans leurs aires respectives. La chose est si vraie qu'au début de la guerre, la pratique de l'état-major consiste à constituer des unités linguistiquement (c'est-à-dire dialectalement) homogènes, l'usage du standard ne garantissant pas une bonne compréhension des ordres par la troupe. Toutefois, cette pratique ne résiste pas aux hécatombes successives, qui imposent l'amalgame de soldats d'origine géographique et linguistique différente et, par voie de conséquence, l'usage du seul standard français. Usage que consolident vite la vie commune qui s'installe durablement dans les tranchées et l'enracinement de l'identité nationale dans la conscience des soldats. À terme rapide, ce passage d'une diglossie plus ou moins satisfaisante (par manque de maîtrise du standard français) au monolinguisme (qui voit triompher ce standard) s'étendra de la vie publique à la vie privée. Aviv Amit conclut, de manière très suggestive, sa contribution en recourant à la notion de chronotope, reprise de Mikhaïl Bakhtine. Association d'un temps et d'un lieu, le chronotope est un concept interprétatif qui permet de rapporter un processus à un mécanisme événementiel (*chronos*) concentré dans un lieu (*topos*). En l'espèce, la francisation, la période 14-18 et la tranchée.

Ainsi, la Grande Guerre a-t-elle amplifié, sinon achevé, le mouvement de systématisation du standard qu'avait engagé la politique de scolarisation quelque trente ans plus tôt.

Linguistiquement parlant, toutefois, la Grande Guerre ne signe pas seulement le triomphe du standard, elle voit aussi se développer, toujours à la faveur de la vie commune des tranchées, une « langue spécialisée », qui, très vite, va intéresser journalistes, écrivains et grammairiens et susciter nombre de publications, parmi lesquelles celle d'Albert Dauzat, de 1918,

L'Argot de la guerre, qui fournit la matière de la contribution de Joëlle Ducos. Comparé à beaucoup de publications contemporaines, le livre de Dauzat présente l'avantage de s'élever au-dessus de la simple ambition lexicographique et du seul pittoresque savoureux de telle ou telle expression. Il se fonde sur une problématisation de linguistique générale (« Qu'est-ce qu'une langue ? », « Quelle est la part de l'oral dans l'évolution d'une langue ? ») et de sociolinguistique (« Le langage est un fait social », « Quel rapport y a-t-il entre langue et argot ? ») qui conduit son auteur à s'interroger sur l'origine de *L'Argot de la guerre*, son rôle de creuset dialectal et son caractère de miroir de la conscience collective. Sous ce rapport, ce livre est de son temps, non seulement par son objet, mais par le regard qui est porté sur lui, indissociable du point de vue sociologique qui domine largement les études linguistiques au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. C'est dire qu'il demeure, au-delà de considérations un peu personnelles, liées aux engagements de Dauzat pendant la période 14-18, un ouvrage-clef pour l'étude linguistique objective du français pendant la Grande Guerre. À ce titre, il constitue plus qu'un simple témoignage pour les linguistes et historiens qui, un siècle plus tard, continuent de s'intéresser aux conséquences (socio)linguistiques de la Grande Guerre.

La contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal est la seule des six à s'appuyer sur des textes littéraires, en l'espèce une bonne part des œuvres de Vigny, largement occupées par les références aux guerres de la période révolutionnaire et impériale. Sans doute ne sont-ce pas les éléments techniques, phraséologiques et rhétoriques du langage militaire qui doivent ici retenir prioritairement l'attention, même s'ils peuvent intéresser l'historien du français et si Vigny lui-même ne négligeait pas d'y accorder la plus grande importance, mais la symbolique de la guerre comme motif romanesque et enjeu anthropologique : c'est donc le mot *guerre*, bien plus que les mots ou expressions du champ sémantique de la guerre, qui devient l'objet d'étude. « Conçue, écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal, comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre

chez Vigny est donc moins un enjeu de représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense. »

« Ce à partir de quoi l'on pense » : formule qui, si on veut bien l'entendre dans la largeur de ses significations, est d'une portée qui dépasse le point de vue du seul Vigny. À s'en tenir au seul plan linguistique, la langue des armes et de la guerre, au-delà de sa technicité, est aussi un lieu symboliquement fort où se disent les héritages revendiqués – ou refusés, les identités déchirées et les solidarités découvertes.

La première guerre mondiale et les langues régionales en France

Aviv Amit
Université de Tel Aviv

Depuis la Révolution, la question des langues dites « régionales », à savoir l'occitan¹, le breton, le flamand, le basque, le catalan, le corse et l'alsacien, a posé d'énormes défis à la République. Afin de réaliser l'idéologie d'un État linguistiquement homogène, les pouvoirs politiques républicains ont mené diverses politiques à l'égard des minorités linguistiques territorialisées, incluant essentiellement la privation de leurs droits politiques, une discrimination économique et l'intégration forcée au sein d'une société francophone monolingue². Pourtant, ces tentatives se sont révélées insuffisantes pour empêcher véritablement l'usage des langues régionales jusqu'à la première guerre mondiale (1914-1918). En effet, la Grande Guerre est considérée comme un moment crucial pour le recul des langues régionales en France et de nombreux chercheurs soulignent le rôle important de la guerre dans la minorisation dramatique de ces langues et dans la diffusion du français en tant que langue nationale perçue ou vécue comme un facteur d'unité et de cohésion³.

Les études menées depuis les années 1970 sur la diglossie français/langues régionales permettent de préciser un certain

-
1. Par *occitan*, on entend l'ensemble des dialectes de la langue romane dite « langue d'Oc ».
 2. Aviv Amit, *Continuité et changements dans les contacts linguistiques à travers l'histoire de la langue française*, Paris, L'Harmattan, 2013.
 3. Voir, *inter alia*, Guyvarc'h qui considère la Grande Guerre comme « l'achèvement du processus d'intégration de la Bretagne ». Didier Guyvarc'h, « Les Bretons et la guerre de 14-18 », dans Dominique Le Page (dir.), *Onze questions d'histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009.

nombre d'idées concernant le rôle des langues dans le milieu militaire lors de la première guerre mondiale, en particulier celles qui traitent du *fonctionnement diglossique*, du *conflit linguistique* et de la *représentation des langues*. Cet article examinera en premier lieu le *fonctionnement diglossique*, surtout au niveau des soldats, pour montrer comment les langues régionales déclinent avec la guerre, au profit du français qui devient la langue de communication des poilus. En second lieu, nous étudierons le *conflit linguistique* et les rapports de forces entre le français et les langues régionales au sein de l'armée française durant la guerre, dans le but de montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple passage linéaire entre « langue dominante » et « langues dominées », mais plutôt d'un conflit qui ne cesse de se reproduire tout au long de la période et est constamment remis en cause. Par la suite, nous examinerons la *représentation* du français vis-à-vis des langues régionales, en démontrant comment l'image du français devient de plus en plus positive, tandis que les langues régionales sont dénigrées comme langues « non-rentables ». Nous proposerons enfin d'élargir le champ d'études de l'article, à savoir la sociolinguistique historique, en empruntant à Mikhaïl Bakhtine le terme de « chronotope » afin de décrire le déclin des langues régionales durant la première guerre mondiale. Cet usage métaphorique du chronotope nous permettra de décrire autrement les relations de diglossie entre les langues régionales et le français et de préciser un certain nombre d'idées concernant le rôle des langues dans le milieu militaire lors de la première guerre mondiale.

Étant donné l'ampleur du sujet, et pour limiter un exposé qui deviendrait trop complexe, l'article ne pourra donner qu'un aperçu général des problèmes. Il est donc centré sur trois langues régionales (le breton, le corse et l'occitan), en excluant les langues « transfrontalières » dont le plus grand nombre de locuteurs est situé dans des régions ou pays voisins (le basque, le catalan et le flamand), ainsi que les dialectes germaniques de l'Alsace-Lorraine qui n'appartiennent pas à cette époque-là à la mosaïque linguistique française.

1. Le fonctionnement diglossique au début de la guerre

Au début de la Grande Guerre, l'enseignement est déjà obligatoire pour tous les citoyens de la République française depuis deux générations. Tous les soldats en 1914 ont fait leur scolarité à l'école de Jules Ferry, même les plus âgés de la réserve de l'armée active mobilisée nés en 1876, qui avaient six ans en 1882. À part quelques exceptions dans l'enseignement privé confessionnel, la langue française est la seule utilisée par les enseignants et la seule admise pour les élèves sur tout le territoire national.

Dans l'esprit de l'abbé Grégoire qui a donné pour objectif à la Révolution française d'«anéantir les patois», l'école de la Troisième République a suscité un long processus sociolinguistique de francisation. Avec son caractère unitaire et universel, l'école républicaine a servi d'instrument puissant d'anéantissement des petites patries et de déracinement des origines culturelles des individus⁴. Dans ce sens, les Français sont probablement un des peuples du monde qui ont le plus investi, socialement et psychologiquement, dans l'éducation scolaire, l'alphabétisation et l'apprentissage de la langue nationale⁵.

Or, la relation entre l'enseignement et le déclin des langues régionales n'est pas si directe, car jusqu'en 1914 au moins, l'occitan, le breton et le corse sont encore solidement présents, voire dominants, dans leurs régions respectives. Prenons l'exemple du corse décrit par Quilici⁶ dans son livre, *Corse, pays de mon enfance* :

Nous parlions corse dès que nous quittions l'école ou plutôt nous ne parlions français qu'avec la maîtresse. Entre nous, nous parlions corse continuellement : à la recreation, dans la rue, à la maison, et même en classe quand nous bavardions... Aussi, quand il fallait traduire notre corse en français, c'était laborieux !

4. Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996.

5. François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français, de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 2 vol., 1977.

6. Marie-Antoinette Quilici, *Corse, pays de mon enfance*, Paris, La Pensée Universelle, 1977, p. 81.

Les phrases venaient mal... Pour nous, le français était une langue étrangère.

Les langues régionales renvoient alors à ce qui est familier, identique, de « chez soi », à l'opposé du français, langue nationale et langue de l'école. Cette situation diglossique, qui est plus ou moins stable jusqu'au début du xx^e siècle, correspond au sens que lui donne Fishman⁷ : deux langues sur un même territoire dont les usages différenciés hiérarchiquement n'entraînent pas nécessairement de conflit⁸. La diglossie décrit une situation de bilinguisme hiérarchique où la langue dominée (dite « basse ») est réservée aux fonctions personnelles et quotidiennes, telles que les conversations familières et la littérature populaire, tandis que la langue dominante (dite « haute ») est consacrée aux fonctions prestigieuses de la vie sociale, telles que les lettres, les discours, les affaires, les médias et l'université. Dans notre cas, le français en tant que langue « haute » représente la langue standardisée, la langue de la littérature et de l'enseignement, tandis que les langues régionales ne remplissent que les fonctions de communication quotidienne.

L'école joue un rôle important pour concrétiser les attitudes associées aux choix linguistiques faits par le pouvoir politique : soit de la langue enseignée (langue dominante), soit de toutes les autres langues exclues (langues dominées). Puisque les langues dominées sont considérées comme langues de la vie quotidienne, exclues de la vie scolaire, l'élève se trouve dans une situation où les images associées à sa langue maternelle se voient dégradées. Cependant, la politique d'unification linguistique dans l'enseignement obligatoire n'a pas eu pour conséquence directe la disparition des langues régionales. Un tiers de siècle après les lois scolaires de 1880, les jeunes soldats français au début de la Grande Guerre, éduqués en français,

7. Joshua A. Fishman, « Bilingualism With and Without Diglossia; Diglossia With and Without Bilingualism », *Journal of Social Issues*, 23/2, 1967, p. 29-38.

8. Originellement, la diglossie se définit comme le rapport permanent entre deux variétés linguistiques génétiquement apparentées, l'une dite « haute » (véhiculaire, valorisée comme « normée », possédant une littérature reconnue) et l'autre « basse ». Voir Charles Ferguson, « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340.

préfèrent toutefois utiliser, entre eux, leurs propres langues pour tous les domaines de la vie courante.

La Grande Guerre, qui résulte des dégradations apportées par le nationalisme et les révolutions politiques en Europe, représente en général une période de transition et surtout le passage du XIX^e siècle au XX^e siècle. Dans le cas spécifique des pratiques langagières des soldats, elle marque la transition entre deux modes d'expression – la diglossie et le monolinguisme – l'un représentant les petites patries, la monarchie et l'Ancien Régime, l'autre la République et le sentiment national.

Au début de la Grande Guerre, la pratique de la diglossie dans l'armée française est courante. Comme c'était la tradition avant 1914, les troupes sont envoyées au combat par unités de soldats parlant la même langue régionale avec des sous-officiers parlant eux aussi cette même langue, par peur que les troupes ne comprennent pas les ordres qui leur sont donnés. De cette manière, des régiments entiers sont composés exclusivement de bretonnants, d'occitanophones ou de corsophones. Cette diglossie facilite l'acceptation des soldats qui emploient une langue régionale dans un système militaire dont la langue formelle est le français.

2. Le conflit linguistique durant la guerre

Pendant la guerre, plus de huit millions de Français sont mobilisés, quatre millions sont envoyés au combat et environ un tiers trouvent la mort le long des 800 kilomètres de front dévastés. Durant les quatre années de guerre, c'est le brassage des soldats français au fil de la guerre qui rompt la pratique diglossique et porte un coup rude aux langues régionales.

La guerre des tranchées est sans doute le premier contact de beaucoup de soldats bretons, méridionaux ou corses avec les citoyens français d'autres régions. Puisque dans les tranchées, on parle généralement français, l'acte même de parler n'importe quelle autre langue devient très vite contraire au patriotisme. De surcroît, il y a un sentiment d'hostilité et de xénophobie envers les soldats parlant les langues régionales, qui se sentent

humiliés dans leurs nouvelles unités. Le brassage pluriculturel entre des hommes de tout âge, parlant diverses langues et issus de milieux différents, développe ainsi un processus inévitable de francisation. Subséquemment, on constate un mouvement qui conduit de la diglossie vers le monolinguisme, lorsque les soldats envoyés au front sont amenés à renoncer à leurs parlers maternels pour passer au français.

Ce rapport entre le groupe dominant des soldats (locuteurs du français langue maternelle) et les groupes dominés (locuteurs des langues régionales) est expliqué par Nelde⁹ de la façon suivante :

[...] les groupes linguistiques numériquement faibles ou psychologiquement affaiblis tendent à l'assimilation [...]. Celle-ci est, de fait, la forme la plus habituelle du conflit linguistique organisé au xx^e siècle. Ce type de conflit devient particulièrement clair lorsqu'il a lieu entre des groupes de population ayant des structures socio-économiques différentes (urbaine/rurale, pauvre/riche, indigène/immigrant) et lorsque le groupe dominant contraint le groupe dominé à adopter sa langue comme condition préalable à son intégration.

Or, il ne s'agit pas d'un simple rapport linéaire entre « langue dominante » et « langues dominées », mais plutôt d'un conflit qui ne cesse de se reproduire tout au long de la guerre et est constamment remis en cause.

Dans ce sens, la guerre des tranchées est marquée par une dévalorisation de la langue régionale et une perte graduelle des mécanismes de signification. Puisque la langue est le symbole d'identification à un groupe, le fait de parler le français et non pas sa langue régionale est considéré comme un acte d'intégration à la société française en général. Cette logique défensive de l'identité nationale représente sans doute une crise culturelle. En effet, la guerre se caractérise par une grande confusion sociale, politique et linguistique, des excès de toutes sortes, la

9. Peter Hans Nelde, « La linguistique de contact, la recherche sur le conflit linguistique et l'aménagement linguistique », dans Annette Boudreau, Lise Dubois, Jacques Maurais et Grant McConnel (dir.), *L'Écologie des langues. Mélanges William Mackey*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 257-280, ici p. 265.

destruction et les morts, et par un renouvellement plus ou moins accéléré garanti par l'usage exclusif de la langue nationale.

La première guerre mondiale nous a laissé un matériau très abondant, essentiellement écrit, qui a déjà fait l'objet de soins patrimoniaux et d'études. Pour les soldats, la « culture des tranchées » s'accompagne de sentiments de détresse, désarroi, solitude et déracinement. Dans cette situation, tous les liens avec l'ancien monde sont à conserver à tout prix. Ainsi, de nombreuses personnes (soldats et familles) sont amenées pendant la guerre à écrire le français, sinon pour la première fois, du moins pour la première fois de façon aussi extensive. Les contacts avec l'arrière sont souvent quotidiens et on estime que quatre millions de lettres circulent chaque jour entre le front et l'arrière, soit un total de dix milliards durant toute la guerre¹⁰.

Les courriers des soldats sont remplis d'émotions et de valeurs qui expriment la manière dont ils communiquent entre eux et avec le monde extérieur. Horne énumère quelques-unes des émotions : « ferveurs religieuses et politiques, patriotisme, fidélité aux camarades, haine de l'ennemi ou indifférence envers celui-ci, esprit de révolte ou simple désir de survivre¹¹ [...] ». C'est ainsi que ces correspondances nous offrent une image de la guerre des tranchées et témoignent de l'impact de cette guerre sur la personnalité et sur l'identité des soldats, qui s'articule dorénavant sur la communauté nationale et non plus sur celle régionale¹².

Certains historiens de la Grande Guerre désignent les conventions d'écriture au cours des hostilités (relevant du genre épistolaire ou diariste) comme une « pseudo-langue » propre au monde des tranchées. Dauzat décrit cet argot émergent du contexte prolongé de la guerre des tranchées de la manière suivante :

10. Martha Hanna, « A Republic of Letters: The Epistolary Tradition in France during World War I », *American Historical Review*, 108/5, 2003, p. 1338-1361.

11. John Horne, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 60/5, 2005, p. 903-919.

12. Luc Capdevila, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 75, 2002, p. 97-108, ici p. 99.

Lorsqu'un groupe d'hommes vit en commun, plus ou moins isolé du reste de ses compatriotes, le genre de vie, les occupations et les impressions semblables, les nouvelles habitudes créent rapidement des expressions, des mots appropriés. Les conditions de la guerre moderne, en fixant pendant de longs mois les soldats dans les cantonnements ou les tranchées, et en les séparant de la population civile, ont particulièrement favorisé ce développement¹³.

Dans *La Grammaire des fautes*¹⁴, le linguiste suisse Henri Frei entreprend une étude systématique des écrits populaires durant la guerre. À partir d'un corpus constitué principalement de lettres adressées à l'Agence pour les prisonniers de guerre à Genève, Frei analyse la fonction de ce que la grammaire normative appelle « des fautes ». Selon lui, la langue des poilus, qu'il dénomme le « français avancé », propose une vision plutôt fonctionnelle de la langue en répondant aux cinq besoins qu'éprouvent les locuteurs : assimilation, différenciation, brièveté, invariabilité et expressivité. La langue des poilus contribue ainsi à cerner une communauté linguistique à part entière qui se distingue du monde extérieur. De surcroît, elle efface tout clivage culturel, linguistique, social ou régional, en faveur de l'unité nationale¹⁵.

3. La représentation du français vis-à-vis des langues régionales

De toutes les guerres de l'histoire de France, la première guerre mondiale est le seul conflit à présenter autant de morts, environ un million trois cent mille soldats. En raison du nombre élevé d'engagés bretonnants, corses ou occitanophones dans l'armée française, la guerre atteint considérablement la démographie dans ces régions : on évalue à 15 000-20 000 le nombre des victimes corses, voire jusqu'à 40 000 en incluant les Corses vivant sur le continent¹⁶ ; la Bretagne a perdu

13. Albert Dauzat, « L'argot militaire pendant la guerre », *Mercure de France*, 1917, p. 655.

14. Henri Frei, *La Grammaire des fautes*, Genève/Paris, Slatkine, 1929.

15. Christophe Prochasson, « La langue du feu », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53/3, 2006, p. 122-141.

16. Joseph Martinetti et Marianne Lefèvre, *Géopolitique de la Corse*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 114.

quelques 120 000 « morts pour la France¹⁷ » ; et dans beaucoup de départements méridionaux, la Grande Guerre représente sans doute l'événement contemporain qui a le plus marqué la mémoire collective.

L'enracinement de l'identité nationale dans le sol régional se prolonge jusqu'après la guerre dans le phénomène nationaliste du culte des monuments aux morts. Par le sang versé, la Grande Guerre contribue à renforcer les liens entre les régions et le reste de la Nation et scelle leur lien définitif avec la France. Dans ce sens, elle transforme radicalement la signification du mot « nation » aux yeux des soldats qui rentrent dans leurs foyers avec un sentiment national très fort. L'expérience dominante de ces anciens combattants est celle de la vie des tranchées et leur sentiment profond peut s'exprimer en trois mots : « plus jamais ça ». Bouleversés par le prix du sang payé pendant le conflit, les soldats sont conscients du rôle éminent qu'ils ont joué dans la défense de la patrie et de leur place dans la Nation. Quand, après quatre ans de guerre, ils rentrent dans leurs foyers, les hommes ont pris l'habitude de communiquer en français et ils continuent à parler la langue nationale à leurs enfants.

Pour mieux comprendre la mentalité de cette période d'après-guerre, certains chercheurs ont développé un concept appelé « culture de guerre » basé sur les représentations de la Grande Guerre forgées par les contemporains après le conflit. La « culture de guerre », née dans les tranchées, prend un sens très concret pour les ex-soldats, qui considèrent le conflit comme une guerre de libération nationale. La nation devient alors la valeur régulatrice pour eux et la langue nationale représente symboliquement l'expérience de la guerre. Sans le français, les valeurs de la guerre (le sacrifice, la justice, l'égalité devant le risque de la mort, la solidarité du pays avec ses soldats) sont remises en question. Par contre, le parler des langues régionales représente les sentiments de sacrifice « inutile », de victimisation

17. Christian Bougeard, *La Bretagne d'une guerre à l'autre : 1914-1945*, Paris, Gisserot, 1999, p. 24.

et il s'oppose donc à la volonté des soldats de reprendre en main leur propre sort¹⁸.

Au niveau social, la première guerre mondiale marque un tournant dans le développement des sociétés régionales et c'est elle qui représente sans doute l'étape finale de la transformation des paysans en Français, comme l'a formulé l'historien Eugen Weber¹⁹. Les quatre années de guerre portent également un dernier coup aux économies régionales traditionnelles en aggravant leur dépendance par rapport au pouvoir central à Paris. Les différentes communautés régionales sentent qu'elles ont payé un lourd tribut pour sauver la patrie et les langues régionales deviennent un symbole d'un passé chaotique, de l'inégalité et de l'injustice. Alors que dans toutes les régions rurales, l'économie et la société sont tiraillées entre archaïsme et modernité, l'usage du français comme langue nationale devient logique et même nécessaire, voire un symbole de la liberté.

Ainsi, le passage de la diglossie au monolinguisme, qui s'est déroulé parmi les soldats durant la guerre dans le « monde public » des tranchées, se répercute au niveau du « monde privé » du foyer. En conséquence, les parents perçoivent la langue nationale comme plus « utile », voire plus « rentable », et préfèrent que leurs enfants apprennent le français plutôt que les langues régionales. Ce phénomène mènera à l'interruption presque totale de la transmission familiale de ces langues et au passage au monolinguisme français.

Cette situation, où les langues régionales n'existent plus en tant que langues maternelles au sein de la génération née après la guerre, n'est pas seulement le résultat de la décision des pères mais également de celle des mères. En fait, les femmes à cette époque sont même plus volontaires que les hommes

18. Didier Carares, « Le silence dissonant des brittophones. Ou pourquoi les brittophones ont-ils cessé de parler leur langue maternelle à leurs enfants au sortir de la seconde guerre mondiale ? », *Glottopol*, 16, 2010, p. 100-112.

19. Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen: the Modernization of Rural France 1870-1914*, London, Chatto & Windus, 1976.

dans ce changement linguistique. Selon Hadjadj²⁰, à l'époque de l'après-guerre, la baisse générale du taux d'utilisation des langues régionales est particulièrement marquée chez les mères. Tout d'abord, la plupart de ces femmes étaient régulièrement scolarisées dans les écoles de la Troisième République. Ensuite, elles sont devenues sensibles au prestige de la langue française qui joue aussi un rôle important. Enfin, le français représente pour elles la langue de la ville où elles rêvent souvent de vivre.

Ainsi, les parents souhaitent améliorer l'avenir de leurs enfants par l'instruction en français. Vu que le français est la langue du pouvoir et de la promotion sociale, les parents se sentent obligés de parler français à leurs enfants pour assurer la réussite de leur scolarité et, plus tard, de leur vie sociale. De plus, les parents considèrent que l'utilisation des langues régionales risque de nuire à une bonne connaissance du français qui est un facteur important de l'insertion des individus dans la société française moderne. Dans ce cas, les langues régionales représentent un obstacle à la réussite des enfants et c'est alors qu'une attitude de méfiance à leur égard tend à se répandre.

Ce changement d'attitude se produit dans bien des régions où une langue régionale existe. En Bretagne, si au début du xx^e siècle, nombreuses sont les familles où l'on parlait breton, après la première guerre mondiale, il semble que la langue bretonne ait été abandonnée d'une manière brutale et pratiquement définitive²¹. De même, Boyer et Gardy décrivent la situation de l'occitan après la guerre de la façon suivante :

[...] On note aussi que l'école est totalement étanche à l'occitan, comme l'administration et l'armée : devenir fonctionnaire, gendarme, douanier, instituteur, c'est passer déjà dans la frange du « tout en français ». Lire, y compris le journal, c'est lire en français. Toute la frange « moderne » de la société est déjà en diglossie, avec des fonctions particulières pour chaque langue,

20. Dany Hadjadj, « Étude sociolinguistique des rapports entre patois et français dans deux communautés rurales en 1975 », *International Journal of the Sociology of Language*, 29, 1981, p. 88.

21. Aurore Monod Becquelin et Georges Augustins, « Pronostic : réservé », *Anthropologie et Sociétés*, 7/3, 1983, p. 25-40, ici p. 32.

un code des usages qui réserve à l'occitan – on l'appelle très largement « patois » – les fonctions les moins modernes, les moins nobles, les moins ouvertes, les communications de peu d'importance²².

Du point de vue sociolinguistique, ce processus d'assimilation, qui commence avec l'école républicaine en 1881 et gagne finalement du terrain au sein de la deuxième génération, correspond parfaitement aux pratiques migratoires contemporaines d'intégration qui ne s'achèvent, elles aussi, qu'à la troisième génération. Étant donné que les parents de la plupart des soldats ont été les premiers à faire leur scolarité à l'école de Jules Ferry, ils correspondent à la première génération dans un processus d'intégration. Leur apprentissage du français était très souvent trop partiel et insuffisant et ne permettait pas l'utilisation effective de la langue.

Ils ressemblaient alors, sur le plan sociolinguistique, aux immigrés se trouvant dans un état de diglossie : ils continuaient à parler leur langue d'origine dans la famille et dans le cadre limité de leur communauté, tandis que le français englobait toutes les autres fonctions communicatives et prestigieuses de leur vie.

Dans cette optique, les soldats de la Grande Guerre, ainsi que leurs épouses, correspondent à la deuxième génération issue de l'immigration. Ils ont acquis les langues régionales au sein de leurs familles et le français à l'école ; deux modes d'acquisition différents qui relèvent de divers enjeux psychologiques et pédagogiques. Si les spécialistes²³ s'accordent pour dire que l'apprentissage d'une langue seconde doit se faire tôt, ils insistent également pour souligner que les enfants doivent avoir acquis, tout d'abord, une maîtrise suffisante d'une langue première. À défaut de cette compétence, ils sont susceptibles de développer ce que Hagège appelle une « double incompétence linguistique²⁴ », comme c'est le cas chez certains enfants d'immigrés en France.

22. Henri Boyer et Philippe Gardy (dir.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des troubadours à l'Internet*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 309.

23. Voir, *inter alia*, Georges Lüdi et Bernard Py, *Être bilingue*, Bern, Peter Lang, 2002.

24. Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Enfin, la dynamique langagière d'une transmission linguistique intergénérationnelle entraîne généralement un processus d'intégration qui conduit à un état de monolinguisme chez les membres de la troisième génération. Les parents appartenant à la deuxième génération estiment que la langue de grands-parents n'a plus aucune utilité pour leurs enfants, et qu'elle pourrait même constituer un obstacle à leur réussite scolaire. Dans la crainte que leurs enfants soient stigmatisés comme différents (étrangers ou bien inassimilables), les parents ambitionnent pour la troisième génération une totale maîtrise du français.

Le phénomène du passage de la diglossie au monolinguisme après la Grand Guerre est donc l'équivalent de la migration des locuteurs de langues minoritaires ethniques. Tout comme un immigré externe, les parents à l'époque de l'après-guerre considèrent leur langue maternelle comme inutile. Ainsi, le français, perçu comme un symbole de statut, s'installe de façon irréversible et ne laisse aux locuteurs des langues régionales, rangées en seconde position dans la société, que peu de possibilités d'ascension sociale s'ils ne passent pas progressivement et massivement au français. Dans un but purement fonctionnel, voire économique, il devient plus « rentable » d'apprendre la langue dominante que la dominée.

4. Lecture « chronotopique » du déclin des langues régionales en France

Nous avons décrit le recul des langues régionales durant la Grande Guerre comme un processus où l'espace et le temps sont inséparables : les tranchées en tant qu'espace ont développé un sentiment national commun fondé sur la langue ; et la période de la guerre coïncidait avec le fait que les soldats et leurs épouses appartenaient à la deuxième génération scolarisée dans le cadre de l'école de Jules Ferry. Dans cette optique, non seulement la Grande Guerre a-t-elle abouti à un long processus d'intégration, ainsi qu'à une longue période de diglossie, elle a de même accéléré de façon dramatique la minorisation des langues

régionales. En d'autres termes, pour emprunter un outil de l'analyse littéraire, la première guerre mondiale est susceptible d'être décrite comme le « chronotope » du déclin des langues régionales en France.

Le chronotope, notion proposée par Mikhaïl Bakhtine, recouvre les éléments de description spatiaux et temporels dans un récit fictionnel ou non. Depuis sa mort en 1975, les études des théories de Bakhtine se sont multipliées et il est devenu l'un des grands théoriciens de la littérature du xx^e siècle. Bakhtine utilise la notion de chronotope dans l'art littéraire pour décrire la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret où « le temps se condense, devient compact, visible, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps²⁵ ». La définition la plus succincte que Bakhtine nous donne de ce terme, qu'il a d'ailleurs lui aussi emprunté à la théorie de la relativité, souligne sa signification figurative :

De la sorte, le chronotope, principale matérialisation du temps dans l'espace, apparaît comme le centre de la concrétisation figurative, comme l'incarnation du roman tout entier. Tous les éléments abstraits du roman – généralisations philosophiques et sociales, idées, analyse des causes et des effets, et ainsi de suite – gravitent autour du chronotope et, par son intermédiaire, prennent chair et sang et participent au caractère imagé de l'art littéraire. Telle est la signification figurative du chronotope²⁶.

Bakhtine introduit le concept de chronotope comme un nouvel outil dans l'analyse littéraire et il l'emploie surtout pour tracer une typologie du genre romanesque. Or, le chronotope, qui se base sur les rapports entre l'espace et le temps, s'avère être un concept extrêmement flexible pouvant s'adapter également à d'autres domaines, tel que la sociolinguistique historique. La Grande Guerre n'est certes pas une œuvre littéraire, mais bien l'un des plus grands événements historiques du xx^e siècle, et par là elle se prête, avec beaucoup de circonspection, à une lecture bakhtinienne.

25. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et Théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 237.

26. *Ibid.*, p. 391.

Pour recourir au concept bakhtinien de chronotope pour l'étude sociolinguistique du déclin des langues régionales durant la première guerre mondiale, il faut tout d'abord reformuler ce concept que Bakhtine met au point dans un contexte littéraire. Si le chronotope est « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels », le « principal générateur » et le centre organisateur des « événements contenus dans le sujet du roman, dont les "nœuds" se nouent ou se dénouent » en lui²⁷, la Grande Guerre est le « principal générateur » et le « centre organisateur » du déclin des langues régionales en France. Comme nous avons déjà constaté, durant la guerre, les « nœuds » sociolinguistiques des pratiques langagières en France se sont noués et dénoués d'une manière définitive et irréversible.

Le processus du déclin n'a pu se dérouler qu'en s'inscrivant dans l'espace d'une géographie singulière : celui des tranchées qui rassemblait les soldats sur la frontière franco-allemande (*topos*) et celui de la période même de la guerre de 1914-1918 (*chronos*) qui rassemblait notamment les soldats figurant la deuxième génération issue de l'école républicaine. Cet espace-temps définit le déclin non seulement comme un événement technique mais comme un processus collectif qui réunit pour la première fois les soldats de la même génération pratiquant soit le français soit une des langues régionales de l'époque. Dans ce sens, le déclin des langues régionales était possible dans le cas chronotopique spécifique de la Grande Guerre et vraisemblablement impossible dans un autre.

Pour se doter d'instruments d'analyse, Bakhtine discute du développement du genre romanesque dès le début de l'Antiquité jusqu'au xx^e siècle, tout en proposant quelques chronotopes centraux ou majeurs qui selon lui caractérisent le genre, et en laissant la porte ouverte à une diversité de chronotopes mineurs. Les chronotopes majeurs sont notamment ceux de la *route*, de la *rencontre* et du *seuil* (bien qu'il traite également des chronotopes du village, du château et du salon, ainsi que bien

27. *Ibid.*

d'autres). Chacun de ces trois types de chronotopes domine un sous-genre romanesque ou un moment spécifique dans l'histoire du genre romanesque.

Chronologiquement, la Grande Guerre commence par le « chronotope de la route » caractérisé par les rapports diglossiques entre le français et les langues régionales (les soldats partent à la guerre ; les unités sont organisées selon les langues maternelles des soldats). Ensuite, le « chronotope de la rencontre » s'explique par la vie quotidienne des tranchées en tant que champ d'un conflit linguistique (le brassage des unités ; les soldats envoyés au front sont amenés à renoncer à leurs parlars maternels pour passer au français ; avec la guerre, les langues régionales déclinent au profit du français qui devient la langue de communication des poilus). Enfin, le « chronotope du seuil » s'effectue lors du retour des soldats à la vie civile (les soldats rentrent dans leurs foyers, ils préfèrent parler aux enfants en français ; l'image du français devient de plus en plus positive ; les langues régionales sont dénigrées comme langues « inutiles » ; les soldats et leurs femmes tendent à favoriser l'identification avec la langue nationale en abandonnant les langues régionales).

Il semble que parmi ces trois types chronotopiques, le chronotope de la rencontre soit celui dont la relation est la plus évidente avec la Grande Guerre. Dans le roman, les rencontres se font habituellement « en route » ou sur « la grande route » ; là peuvent se rencontrer par hasard des gens normalement séparés par une hiérarchie sociale, ou par l'espace, et peuvent naître toutes sortes de contrastes, se heurter ou s'emmêler diverses destinées²⁸. De même, la guerre des tranchées est susceptible d'être décrite comme le lieu où se croisent au même point d'intersection spatio-temporelle les voies d'une quantité de personnes appartenant à toutes les classes, situations, religions, nationalités et âges.

28. *Ibid.*, p. 385.

Pour conclure, cet usage métaphorique du chronotope permet de décrire la première guerre mondiale comme un événement unique qui s'est déroulé dans un lieu unique. Dans ce cas, c'est nécessairement cette rencontre singulière entre temps et espace qui permettait l'aboutissement de la situation diglossique dans les régions concernées. Il est vrai que l'école républicaine a joué un rôle non négligeable dans le déclin des langues, or, c'est surtout la dimension chronotopique de la première guerre mondiale qui a « enfoncé le clou » de l'achèvement de l'intégration linguistique des régions dans la société française. Autrement dit, après que le pouvoir politique en France ait introduit le français comme langue nationale unique dans le domaine de l'éducation, c'est finalement la Grande Guerre qui a accompli de façon inédite le processus de la francisation.

La Grande Guerre est ainsi le *topos* et le *chronos* d'une transition sociolinguistique et le passage entre deux modèles opposés : de la diglossie au monolinguisme. Dans cette optique, la guerre est étroitement liée à ce changement en tant que chronotope et sert de « noyau générateur » du déclin des langues régionales. De cette manière, les tranchées sont la clef qui permet de comprendre le recul des langues régionales en France et servent d'élément fonctionnel du processus sociolinguistique, tissant un réseau d'interactions idéologiques fondamentales autour du noyau social. Les passages individuels effectués par les soldats entre les deux modèles reflètent la transition que subit toute une époque et toute une génération, car chacun des soldats représente la voix et le discours de son groupe, de sa communauté linguistique, de sa région et de sa nation.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)
Peter KOCH (Universität Tübingen)
Anthony LODGE (Saint Andrews University)
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions
et belles-lettres)
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)
Frédéric DUVAL (Université de Metz)
Pierre-Yves DUFÉU (Université Aix-Marseille 3)
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de
la publication
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de
rédaction
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire
de rédaction
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue

Table des matières

Présentation	
Olivier SOUTET	7
Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv ^e siècle. Questions de lexique	
Hélène BIU	13
Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny: « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »	
Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL	41
<i>L'Argot de la guerre</i> d'Albert Dauzat, un siècle après	
Joëlle DUCOS	63
La première guerre mondiale et les langues régionales en France	
Aviv AMIT	89
L'évolution de la langue militaire allemande après 1918	
Gérard REBER	107
Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires	
Samir BAJRIĆ et Dubravka SAULAN	125
Résumés / Abstracts	143

